

UN VOYAGEUR ROUMAIN EN GRÈCE AU DÉBUT DU XX^e SIÈCLE

CONSTANTIN IORDAN
(Institut d'Études Sud-Est Européennes
de l'Académie Roumaine)

L'auteur fouille le fonds conservé aux Archives de la Bibliothèque Nationale de Roumanie consacré à Emanuel Lacu, un Roumain de Transylvanie – né le 26 octobre 1873 – ayant peu d'instruction, qui a eu l'idée de faire le tour de monde à pied, en sept ans, en commençant en mars 1905, partant de Sofia où il habitait depuis 1901. Cette fois, il s'agit du voyage en Grèce (fin mars – juillet 1906). Les notes de journal concernant la présence, les mœurs et les opinions des Aroumains présentent un intérêt particulier.

Mots-clé: Roumanie, Grèce, Balkans, Aroumains.

L'étude des écrits concernant les voyages, soit des étrangers à travers les terres roumaines, soit des Roumains à l'étranger, ont une vieille tradition dans l'historiographie. Nous n'insisterons pas sur cet aspect, qui mérite toujours une recherche à part, mais nous mentionnons une analyse plus récente, liée partiellement à notre sujet, celle due à Marina Marinescu, publiée en 2000¹.

Nous avons déjà attiré l'attention sur un précieux fonds conservé dans les Archives de la Bibliothèque Nationale de la Roumanie, selon notre connaissance encore ignoré par les spécialistes, constitué par des manuscrits, des journaux, des notes et des cartes postales illustrées appartenant à un personnage d'une destinée particulière – Emanuil Lacu². Selon un essai autobiographique, E. Lacu est né au village de Rășinari en Transylvanie, le 26 octobre 1873, dans une famille pauvre. Son père était berger et sa mère s'occupait «avec un genre de négoce, vendeuse de fruits», donc «ils gagnaient leur existence avec peine et fatigue». Ils ont eu huit enfants, quatre garçons et quatre filles, notre héros étant l'aîné. Pendant l'enfance il a perdu un frère et une sœur, «c'est ainsi que Dieu a soulagé un peu la maison de mes parents, pour qu'ils puissent gagner et diriger les autres». Il a suivi les deux classes primaires, a commencé la troisième, mais il dut abandonner l'école à cause

¹ Marina Marinescu, *Drumuri și călători în Balcani*, Bucarest, 2000.

² Voir nos études *Un călător român în Balcani la începutul secolului XX*, dans *Polychronion. Profesorului Nicolae-Șerban Tanașoca la 70 de ani*, éd. Lia Brad-Chisacof et Cătălina Vătășescu, Bucarest, 2012, p. 263–276; *Un voyageur roumain dans le Proche Orient au début du XX^e siècle*, dans les Actes du Symposium international Le Livre. La Roumanie. L'Europe, Bibliothèque Métropolitaine de Bucarest, 20–23 septembre 2011, Bucarest, 2012, p. 221–229.

Rev. Études Sud-Est Europ., LI, 1–4, p. 221–238, Bucarest, 2013

des gros frais. À l'âge de quatorze ans, «*les parents m'ont mis en apprentissage chez un patron*» et, pendant sept années, il a travaillé chez divers propriétaires d'animaux des environs, parmi lesquels Bucur Severin d'un «*village saxon proche du nôtre, à savoir: Cislădioara*».

Cette étape de sa vie s'est achevée dramatiquement à cause d'une maladie provoquée, à son avis, par «*les maléfices*» jetés par deux filles bergères dont il a refusé les avances, «*moi étant encore très jeune, je ne comprenais pas leur but*». Après une souffrance de quatre mois et l'échec des médecins de le guérir, ses parents ont fait appel à «*un sorcier*», «*homme du village d'Avrig*», qui lui a rendu la santé en peu de temps. C'est au printemps de 1895 qu'il a décidé de partir en Roumanie, avec un oncle, Constantin, frère de sa mère, et un collègue d'école, Iliuț Coman. Après avoir obtenu les passeports, tous les trois sont partis à Bucarest, «*vers la fête de Saint Georges*». Dans la capitale de la Roumanie, E. Lacu avait quatre tantes, sœurs de son père, où ils ont habité un certain temps. Comme ils ne trouvaient aucun emploi, l'oncle et son collègue sont revenus à la maison, lui-même restant à Bucarest. En 1896 il s'est engagé chez le propriétaire d'un jardin de Băile Pucioasa, où travaillaient deux autres jeunes de son village, mais en août leur patron a fait faillite. Les trois sont allés, par train, à Târgoviște où «*ils se sont divertis au Monastère Dealu*». Il réussit à s'engager à un hôtel, mais il est tombé malade de «*fièvre*» et il rentra au village natal, pour y passer l'hiver. Au printemps 1897 nous le trouvons de nouveau en Roumanie, établi à Giurgiu, travaillant pendant l'été comme vendeur au marché. Une impulsion de connaître le monde l'a décidé en automne de faire le premier voyage à Roussé, passant «*le Danube que j'avais connu seulement dans les livres, et maintenant je me voyais embarqué sur le bateau*»³.

Le passager a décrit le voyage au-delà du fleuve, les formalités administratives du port bulgare et les premières impressions de la visite en ville, de sorte qu'il a vu «*plusieurs choses et coutumes à Roussé*»⁴. Selon l'usage, le soir, il s'est présenté au Consulat de Roumanie pour le visa du retour à Giurgiu. C'est alors que le consul Fotin Ionesco lui a proposé de l'engager comme «*auxiliaire*». Il est resté dans cet emploi jusqu'au printemps 1898, quand, revenant au port roumain, il a travaillé pendant une année comme «*valet*» chez N. Algiu, le président du tribunal local.

Au printemps 1899 il est revenu à Roussé, où il a travaillé tout l'été dans «*une fromagerie*», décidant, en août, de partir à Constantinople. Le jeune homme de Transylvanie a décrit le chemin par le train à Varna – «*cette ville située au bord de la mer*», avec un port «*construit à ce moment-là*», «*des jardins avec des vignobles et des villas très belles*», avec «*des bains publics bâtis de planches au bord de la mer*», avec «*des populations diverses, Turcs, Bulgares, Grecs et Gagaouzes, une sorte de gens ni Turcs, ni Bulgares*»⁵. Le voyage en bateau

³ Archives de la Bibliothèque Nationale de Roumanie (citée à la suite ABNR). Fonds Saint-Georges, Paquet LXXI, Dossier 5, ff.1-3.

⁴ *Ibidem*, ff. 4-5.

⁵ *Ibidem*, f. 5.

jusqu'aux bouches du Bosphore a duré douze heures, puis encore deux heures jusqu'à la capitale de l'Empire Ottoman. Après un séjour de deux semaines à Constantinople, il s'est embarqué sur un navire autrichien pour Brăila, où «*il est descendu chez le patron d'un bistro, Roumain de Transylvani*»⁶.

Ce fut sa première expérience, après Roussé, de connaître d'autres horizons, dominée, pour le moment, par le mirage de la capitale impériale. Nous n'avons pas d'autres informations jusqu'en août 1901, lorsque nous le retrouvons de nouveau à Roussé, désireux «*de partir à l'étranger*». Il a repris le train pour Varna et le 26 août s'est embarqué à destination Constantinople, où il est arrivé après un voyage de vingt heures. Il donne d'autres détails sur la vie quotidienne de la grande ville, mais surtout sur la rencontre avec un moine roumain qui se trouvait depuis deux ans au Mont Athos. Celui-là, originaire du village d'Avrig, ayant une fille mariée au village natal et une deuxième vivant au monastère de Cernica près de Bucarest, revenait au pays pour partager sa fortune après la mort de sa femme et retourner ensuite aux Lieux Saints afin de «*chercher sa rédemption*». Ce fut l'occasion d'obtenir des nouvelles sur la communauté monastique du Mont Athos et se renseigner sur l'adresse de l'ermitage de sa nouvelle connaissance, annonçant l'intention de connaître directement les lieux. E. Lacu est parti après quelques jours pour l'Athos, accompagné en bateau par le vieux moine⁷.

Nous n'avons pas de nouvelles sur ce voyage au Mont Athos, mais celui-ci a sans doute influencé la décision de notre héros de partir l'année suivante à Jérusalem. Il nous a laissé des pages intéressantes sur la route vers le Saint-Sépulcre, le départ ayant lieu à Sofia, le 21 août 1902. C'était pour la première fois qu'E. Lacu traversait la Péninsule Balkanique. Les premiers repères de la route ont été Radomir – «*une petite ville jolie, mais trop petite*» et Kustendil – «*une petite ville située au pied de la montagne, mais ayant une belle position*». La frontière bulgare une fois passée facilement, le passage de la frontière turque a soulevé des problèmes «*parce qu'on avait trouvé dans mes bagages quelques petites icônes*». Ce fut la raison pour le conduire au *kaimakam* (le représentant du gouverneur ottoman) de Palanka, qui l'a libéré après vérification des documents. En même temps, «*certain vieux Bulgares*» l'ont conseillé de partir, puisqu'il allait y avoir lieu «*une grande perquisition à cause des comités*». Rappelons que notre pèlerin voyageait une année avant la grande insurrection anti-ottomane d'Ilinden et l'état révolutionnaire était déjà une réalité. Non pas par hasard, E. Lacu remarqua «*une foule de soldats Turcs, qui étaient rangés sur toutes les collines, puisqu'en ville ils n'avaient pas de place*»⁸. Il n'a pas ignoré les conseils des Bulgares et après une nuit et presque un jour de marche, il est arrivé à Comona (Kumanovo), où il s'est immédiatement présenté à la préfecture pour signaler sa présence. Retenons qu'il a passé la nuit à un hôtel, «*où un Grec était entrepreneur*», le lendemain vers le soir arrivant à Scopia (Skopje), «*qui a une très belle position, car la ville est située*

⁶ *Ibidem*, ff. 6–7.

⁷ *Ibidem*, ff. 16–19.

⁸ *Ibidem*, f. 20.

entre des montagnes et au milieu coule de l'eau qui fait une distraction très plaisante». Après la préfecture, il a rendu visite au Métropolite Firmilien. Le but suivant fut Prilep, mais le voyage se passa avec des péripéties. Hébergé par un Bulgare du village Pitreni, il a été soupçonné par «une patrouille de Turcs» d'être «comitadji, c'est-à-dire espion», puisqu'il venait de la Bulgarie, mais finalement ce fut le passeport autrichien qui l'a aidé. Le séjour à Prilep fut bref, un objectif plus important étant Bitola. Muni de l'adresse d'une connaissance, il est devenu en peu de temps «l'ami de plusieurs Roumains macédoniens». L'un d'eux, Jasu Docu de Gopeš, «marchand à Bitola», l'a accompagné chez les autorités pour éviter les soupçons. Ceux-ci n'ont pas manqué, mais E. Lacu a pu continuer le voyage après avoir menacé avec une réclamation de la part du Consulat de l'Autriche-Hongrie. C'est ainsi que le 1^{er} septembre 1902, un dimanche, il est parti de la ville accompagné pendant une heure par «une foule de Roumains». Jusqu'à la frontière avec la Grèce il est passé par plusieurs villages bulgares, par le village Banitsa, de 300 maisons, habité «toujours par des Bulgares», par Ierisson et Ellassona. Après le passage de la frontière il crut qu'il se trouvait dans «un vrai paradis», en Grèce «j'ai senti des signes de liberté, ni questions à la frontière, ni quelqu'un qui t'interroge sur le passeport, je m'imaginai être dans mon pays». Le voyageur enregistrait en peu de temps les ruines d'un grand village, «turc auparavant, démolé et désert depuis la guerre de 1897»⁹. En route vers Trinu (Tirnavos) il fut impressionné par la richesse des vignobles: «une grappe pouvait avoir un poids de 2–3 kilos, les raisins étaient gros comme des prunes». Arrivé dans cette petite ville, il a remarqué «les soldats grecs d'une grande beauté, tu ne croyais pas que tu voyais des soldats, mais des anges; ils étaient tous des garçons d'élite, propres, avec ces 'foustanelles' helléniques, c'était très plaisant de les regarder». Le suivant arrêt fut à Larissa, «la capitale de la Roumélie», où il fut hébergé à un hôtel, «les propriétaires étant toujours des Roumains macédoniens». Il y est resté trois jours, a vu beaucoup de ruines du temps des Turcs et a continué son chemin vers Volos: «ici aussi il y a de beaux endroits car cette ville, Volos, est située au pied des montagnes et au bord de la mer; ici à Volos, en haut, sur la montagne, il y a sept villages, l'un près de l'autre». Il s'est embarqué à Volos sur un bateau à destination d'Athènes. Après deux jours et deux nuits, le navire a jeté l'ancre dans le port du Pirée. Ce fut l'occasion de voyager par le train jusqu'à Athènes – «une taxe de 50 bani» – étant hébergé à l'hôtel «Ioannina». Pendant quatre jours il a visité la capitale de la Grèce – «beaucoup de ruines et d'antiquités» – ensuite il est revenu au Pirée pour prendre le bateau pour Smyrne. Le voyageur tient à mentionner la date du départ de Grèce – le 11 septembre 1902 – «puisque'il faut que je tienne compte, pour mémoire et pour toute la vie, de ce qui s'est passé avec moi pendant ce temps sur la mer»¹⁰. De la côte de l'Asie Mineure, E. Lacu a continué sa route jusqu'au Saint Sépulcre, voyage dont nous avons étudié ailleurs le récit¹¹.

⁹ *Ibidem*, ff. 21–24.

¹⁰ *Ibidem*, ff. 24–25.

¹¹ Voir notre contribution *Un voyageur roumain dans le Proche Orient au début du XX^e siècle*, p. 221–229.

Après ces expériences touristiques, il a poursuivi son grand projet entamé en mars 1905, celui de faire un voyage à pied autour du monde. Dans ses archives nous avons trouvé la note suivante: «*Le soussigné, touriste volontaire, je suis parti de Sofia, le 17 mars 1905, dans le but de parcourir à pied tout le monde pendant sept ans, ayant dans mes poches, au moment du départ, seulement 2,5 stotinki (centimes). Dans les mémoires que je publierai plus tard je vais essayer de relater tout ce que je trouverai digne d'être remarqué dans les mœurs et le caractère des nations que je visiterai. Quant aux moyens d'existence pendant ce long et difficile voyage, je fais appel à toutes les personnes qui voudraient m'aider à accomplir cette entreprise aussi difficile que dangereuse. Touriste, Maniu Lacu*». C'était un texte sûrement destiné à la publication. Dans le même dossier se trouve aussi une carte postale avec sa photo et la note: «*Le touriste Maniu Lacu – Roumain de Transylvanie*»¹². Nous trouvons dans une autre note, en langue bulgare, publiée probablement dans une ville du sud des Balkans après le début du voyage, des détails supplémentaires sur le projet. Voilà le texte: «*Le touriste Mano Lako, Roumain, âgé de 30–35 ans, né à Rășinari en Transylvanie, arrivé ici aujourd'hui, de Sofia, par la Bulgarie méridionale, qui va faire un tour du monde pendant sept ans. Il visitera les pays suivants: Serbie, Turquie, Grèce, Monténégro, Autriche, Italie, Espagne, France, Pays-Bas, Allemagne, Russie, Asie, Afrique et Amérique. Mano Lako a vécu quatre années en Bulgarie, il est allé à pied à Jérusalem et, dans son actuel voyage autour du monde, il est parti avec un bagage de 20 kilos sur son dos et 2,5 stotinki dans sa poche. Il a aussi fait imprimer des cartes postales avec son image, de la vente desquelles il pense se nourrir*»¹³.

E. Lacu a tenu un journal de ses notes sur les lieux visités, enregistrant, dans la plupart des cas, la distance parcourue chaque jour. Les notes étaient des plus diverses, depuis la description des routes à la présentation des localités – nombre de maisons, population, nationalités, confessions, occupations, monuments historiques, institutions –, avec des portraits de gens et l'histoire des événements dans lesquels il fut impliqué.

Ainsi, pendant les mois de mars–juin 1905 il a visité la Bulgarie, la Serbie, la Bosnie-Herzégovine, la Dalmatie et le Monténégro¹⁴. Il n'y a pas d'autres notes pour l'année 1905. Nous avons des raisons à croire que du Monténégro E. Lacu a continué son voyage vers l'Occident; le 1^{er} mars 1906 il écrivait d'Italie à ses parents, évoquant une lettre reçue de leur part lorsqu'il se trouvait en Sicile¹⁵, et à la fin du même mois il débarquait dans l'île de Corfou, par une course maritime de Brindisi¹⁶. Ses archives conservent le journal de son voyage en Grèce continentale au cours de l'année 1906.

¹² ABNR, Fonds Saint-Georges, P. LXXI, D. 10, f. 3.

¹³ *Ibidem*, D. 4, f. 93.

¹⁴ Voir des détails dans notre étude *Un călător român în Balcani la începutul secolului XX*, p. 263–276.

¹⁵ ABNR, Fonds Saint-Georges. D. 2, ff. 4–5.

¹⁶ *Ibidem*, D. 5, f. 286.

Pour comprendre les objectifs du voyageur et les conditions du voyage, il pourrait être utile de reproduire les pensées formulées dans une lettre adressée par E. Lacu de Grèce, le 20 avril 1906 (nouveau style), à sa famille. Entre autres, il était préoccupé du chagrin de sa mère à cause de son voyage: «*Chère maman, je te prie d'être très joyeuse, puisque le temps arrivera où nous allons tous nous réjouir, si Dieu veut que je vive encore six ans; voilà qu'une année de travail est passée. Je voyage seul, je suis entretenu par tous les empires pour tous mes frais et je suis honoré là où je me trouve. Tous les journaux de tout le monde écrivent sur moi, parce que je suis le seul au monde qui fait cela et pour cette raison j'aurai une grandeur éminente. /.../ Chère maman, je te prie, tout ce que tu recevras de ma part, livres, lettres, ramasses-les dans un coffre pour que rien ne soit perdu, parce qu'ils me seront utiles lorsque j'aurai fini*»¹⁷.

Par conséquent, le 28 mars 1906 (ancien style), à 11 heures du soir, E. Lacu s'est embarqué à Brindisi et, ayant passé une nuit en Mer Adriatique (160 km), il est arrivé dans l'île de Corfou (Kerkyra), au port du même nom. La place était pleine de «*navires de guerres anglais et d'autres bateaux*». La raison était l'arrivée du roi d'Angleterre, Édouard VII, accompagné par le souverain de Grèce, Georges I^{er}. Ce fut «*une très belle parade tout le jour, des musiques chantaient et les coups de canon retentissaient. Ensuite, vers le soir, il y eut une belle illumination dans la ville ainsi qu'au port*». La petite ville de Corfou était «*très plaisante, moderne et commerciale*». Il s'est présenté aux autorités et ensuite il s'est embarqué de nouveau, le 30 mars, et, après un voyage de 13 heures (150 km), le lendemain il est arrivé à Patras. Il voulut voir le maire, mais «*celui-ci, pris d'une fantaisie phanariote, voyant que je suis Roumain, s'est présenté devant moi d'une manière misérable*». Une explication de cette attitude pourrait être le fait que les rapports entre la Roumanie et la Grèce étaient alors tendues à cause du problème macédonien et, le 31 mai 1906, les relations diplomatiques bilatérales allaient être interrompues. Tout de même, notre pèlerin possédait un passeport austro-hongrois. Cependant, E. Lacu a fait la connaissance d'un juriste, N. Metaxas, «*un jeune homme très intelligent, qui m'accompagna pour visiter la ville*». Celle-ci avait environ 145.000 habitants, «*on y fait un peu de commerce, surtout du raisin sec et de l'huile. /.../ Elle a un panorama romantique, mais la population d'ici est peu civilisée*». L'auteur des notes observait que c'était «*le Vendredi de la Passion*»: le soir, «*toute la ville était illuminée; il y avait à toutes les fenêtres et aux balcons des maisons des lampes à huile colorées, où brûlaient des cierges* ». Il a vu, «*sortant de la cathédrale, une foule de prêtres vêtus de pourpre, avec des cierges, des icônes et des croix, ensuite quatre prêtres portaient un trône sur lequel était un tableau dédié à la Pentecôte. Maintenant ils partent. Sept jeunes marchaient à l'avant avec des croix, puis six hommes avec des cierges, ensuite douze prêtres, finalement le trône. À l'arrière du trône chantait la musique militaire, ensuite après la musique, toute la population de la ville avec des cierges allumés aux mains. De cette manière, ils ont fait le tour de la ville. Lorsque la musique cessait,*

¹⁷ *Ibidem*, P. LXXI, D. 2, f. 6.

la population chantait «*Que Dieu ait pitié*». À 12 heures ils se sont retirés à l'église, où ils ont accompli l'enterrement du Seigneur»¹⁸.

Le 1^{er} avril, le voyageur est parti à pied de Patras, marchant près des montagnes, au bord du golfe Lepanto, sur un chemin rocailleux, «*peu cultivé*» (40 km), pour s'arrêter au village Satopirgus (Psathopirgos). De là, il a traversé le golfe Lepanto en barque, arrivant dans la petite ville Napacto (Nafpaktos), l'ancienne Lepanto, «*parce qu'ici avait été une forteresse vénitienne, Lepanto; ici on pouvait voir encore des ruines de la cité Lepantia, bâtie par les Hellènes avant Jésus-Christ, détruite ensuite par les Vénitiens*». Il y passa les premiers deux jours de Pâques, il rencontra le maire, «*Mr. Sismon*», trouvant en lui «*un grand ennemi des Roumains*». Le 3 avril, il a quitté Nafpaktos et il a marché 35 km dans les Montagnes Patrahoris, sur la rivière Varava, arrivant au lac Lacutrihonis (Trihonida), «*qui avait une longueur de 15 km et une largeur de 10 km*»; il est arrivé le soir au village Gavalou, jouissant «*d'un bel accueil de la part des autorités*». Il a continué son chemin et, en peu de temps, il est arrivé dans un hameau, Kusali, où il fut accueilli par un homme du pays, Sotirios Politis, qui était au courant de son arrivée par les journaux; par conséquent, il l'hébergea dans sa maison, «*où je passe la soirée dans une belle cérémonie*». Le lendemain il est allé plus loin (25 km), dans «*un beau champ bien cultivé*» près du lac Amvrakia, s'arrêtant à Agrinio, «*une petite ville, d'environ 400 maisons, /.../ recevant ici une réception cordiale de la part des autorités et de la population*». Le 5 avril il a quitté Agrinio et, ayant traversé quelques collines (30 km), a passé par le village Lepenou, est descendu vers l'ouest vers une rivière où se trouvait «*un pont de fer de 250 m*» et, à courte distance, le hameau de Suranu, d'environ 100 maisons. Là-bas «*tous étaient des Roumains et ils avaient une économie du bétail; ils parlaient le roumain, mais ils se déclaraient Grecs*». Leur chef était un «*célibataire*», son nom était N. Iorgos et «*il était très riche*». La contrée avait environ 10 km carrés et on y voyait «*quelques ruines anciennes, des cyclopes de pierre de 2 m carrés*»¹⁹. À la même place se trouvaient aussi «*les ruines du temple Neftalon, fondé avant Jésus Christ*». Il fut hébergé par N. Iorgos et le lendemain il parcourut 23 km, faisant halte au soir dans la petite ville Karvasara (Krikelos). Située sur le bord du golfe Amvrakikos, cette localité avait environ 2.000 habitants. Le 7 avril (44 km) il a voyagé par les montagnes, «*sans voir aucun village*», et le soir il est arrivé dans la petite ville d'Arta, qui se trouvait sur la frontière avec la Turquie, au bord de la rivière Araftas (Arahtos). Le lendemain il jouit «*d'un bel accueil de la part du maire de ce lieu*». Il a visité une église byzantine et il a vu le pont de pierre, marquant la frontière. Le pont avait une longueur de 50 m, «*à l'un des bouts était la frontière turque, à l'autre celle grecque*». Le 9 avril (30 km) il est parti d'Arta, a traversé les montagnes Teiomeri (Tsoumerika), «*sur le cours de la rivière Araftas*». Il a passé la nuit dans une auberge des montagnes. Le lendemain (40 km), marchant toujours dans les montagnes,

¹⁸ *Ibidem*, D. 5, ff. 286–287.

¹⁹ *Ibidem*, ff. 288–289; pour les noms actuels des localités, voir: Corneliu Obrușcu, *Grecia. Ghid turistic și cultural*, Bucarest, Maison d'édition Soveja, 1999, passim.

hautes de 2.000 m, il est arrivé au village Agnata (Agnanta). Le 11 avril (25 km) il a visité les autorités locales, «où j'ai eu un bel accueil» et a continué le voyage toujours dans une région montagneuse, arrivant vers le soir au village Pragmata (Pramanta), «sur les pentes de montagnes caillouteuses». Le lendemain, il a rencontré le maire – Litros – «pour légaliser mon cahier de voyage, mais celui-ci se présentant plein d'alcool ou de vin, je fus refusé». Il fut obligé d'ajourner pour le 13 avril, étant de nouveau refusé, prétendant «qu'il ne me légalise pas le cahier puisque je suis Roumain». L'intervention de l'agent de police V. Liiaca fut nécessaire pour que le maire lui applique le visa sur le document. Il est parti tout de suite, à travers les Montagnes du Pinde (45 km) et, au soir, il est arrivé au village Kalavrita (Kalarites) – d'environ 300 maisons, où les habitants du pays «étaient tous des Roumains, bergers du bétail». Il jouit «de réceptions grandioses»²⁰.

Le lendemain, il a repris le voyage (50 km) parmi les collines du Pinde (hauteur de 2.100 m), le sommet étant couvert «par des congères de neige». Descendant vers le sud, il marcha dans des forêts de sapins, arrivant à la rivière Inahos. Comme le soir était tombé et le «temps était sombre et pluvieux», il a trouvé, avec de grandes difficultés, «une colonie d'environ 15 maisons, mais on n'entend rien, tout est désert». Enfin, il a vu une lumière à la fenêtre d'une maison, il frappa et un vieillard l'interrogea en roumain. Tout de suite il a été accueilli et régala. E. Lacu a demandé comment son interlocuteur avait appris le roumain. Il a reçu la réponse suivante: «Mon fils, nous sommes des Roumains de Roumanie et nous ne savons pas d'autre langue que le roumain. Nos parents étaient des Roumains, mais lorsqu'ils étaient persécutés par des Turcs et des Grecs en Roumanie, ils se sont réfugiés dans ces montagnes, c'est ainsi que nous sommes nés ici. C'est ainsi que jusqu'à ce jour nous habitons ici. Nous nous occupons de l'élevage du bétail et nous sommes nombreux, environ 40 villages. Pendant l'été nous vivons dans la montagne et en hiver nous descendons vers les pâturages». Cette nuit il est resté dans la maison du vieux N. Simon.

Le 15 avril il est parti de ce village, Lepenitsa (Lepenia), traversant les Montagnes Pinde (20 km), arrivant à midi dans un autre village roumain, Kotori, peu peuplé, et ensuite il a passé la rivière Panakos. Il est arrivé l'après-midi au village de Krania (environ 400 maisons), qui «était désert, parce que les habitants roumains n'y étaient pas revenus des champs». Il a continué son chemin, entrant vers le soir «dans un autre village roumain, Kastania, d'environ 300 maisons». Il fut honoré d'un accueil spécial de la part des Roumains, gens du pays, mais il a remarqué qu'il s'y trouvait un moine grec, «qui tenait un discours au milieu du village, prêchant le patriotisme grec à la population de ces lieux, en disant aux habitants qu'ils ne sont pas Roumains, mais Grecs. Ce moine critiquait rudement la nation roumaine»²¹.

Partant de Kastania le 16 avril (25 km), il a fini son voyage dans le Pinde, arrivant à la rivière Pineias (Enipeias). Marchant vers le sud, il est entré au soir

²⁰ *Ibidem*, ff. 290–291.

²¹ *Ibidem*, ff. 292–293.

dans la localité Hani Manduri (Hani Mourgani), où il a passé la nuit. Le lendemain (30 km), «*ayant parcouru une longue distance*», il est arrivé dans la ville Kalambaka, aux pieds de montagnes de pierre nommées Météora, cinq en nombre, dont l'hauteur était de 1.500 m. Le voyageur constatait «*qu'au sommet de ces montagnes se trouvaient quelques monastères, très grands. On ne peut pas monter jusqu'à ces monastères à pied, puisque les montagnes étaient comme un gouffre. /.../ On monte au monastère par des escaliers en chaînes de fer, ou à l'aide de treuils. Maintenant je reste ici, ce jour-ci, pour visiter ces monastères si intéressants*».

Le 18 avril (25 km), après avoir quitté Kalambaka, il est allé dans la campagne de Thessalie (d'environ 50 km carrés), «*un champ productif pour l'agriculture*», et il est arrivé dans la capitale du district, la ville de Trikala. E. Lacu a mentionné l'existence de plusieurs «*bâtiments détruits pendant la guerre turque de '97*» (le conflit militaire turco-grec des années 1896–1897 – C.I.). La population était constituée de «*Turcs et de chrétiens*». Le lendemain il a visité les autorités locales, où «*j'ai joui de réceptions cordiales*», ainsi que la ville. Le 20 avril il est parti de Trikala et à midi il est arrivé au village Paraprastona (Paleomonastiro). Après le déjeuner, dans peu de temps il est entré dans la petite ville de Karditsa, où il a fait la connaissance du maire Russokis, «*un vieil homme, qui portait le costume national avec la foustanelle, mais il a été si gentil que je suis resté ébahi par son intelligence. /.../ Celui-ci m'a accueilli plus cordialement que tous les maires de Grèce*». Le lendemain (30 km), pendant l'après-midi, il est arrivé au village Palamas, «*étant accueilli ici par le maire et plusieurs gens du pays. /.../ Je reste, je m'amuse en cérémonie parmi eux*».

Le 22 avril (56 km), au départ de Palamas, «*j'ai reçu un bel applaudissement, étant accompagné ensuite par tout le peuple de ce village à distance d'un kilomètre, puis je pris congé de ce peuple si aimable*». À midi il est passé par le village de Koturi, «*et ici j'ai reçu une réception grandiose de la part du peuple*». Vers le soir il est arrivé dans la ville de Larissa. Le lendemain, il a fait une visite au maire de la localité, «*où je reçus de même un accueil remarquable de la part de toutes les autorités et aussi de la part de la population*». Comme c'était la Saint Georges, il a assisté «*à la fête nationale qui s'est faite à la cathédrale d'ici et aussi à une brève parade militaire*». Le 24 avril (30 km), en quittant Larissa, il a traversé la plaine thessalienne, arrivant le soir au village Gerli, où il a passé la nuit. Le jour suivant (20 km) il a marché au pied de la montagne Mavrovouni et, passant vers l'est, il a descendu vers le golfe Pagassitikos, entrant à Volos, cité «*un peu moderne, ville commerciale*», qui avait «*une position romantique*». À un kilomètre vers l'ouest au-dessus de la ville, sur la pente de la montagne, «*on voyait sept villages*»²², le lieu où il a trouvé un hôtel.

Le 26 avril, il a voulu prendre contact avec les notables locaux, «*mais j'ai reçu un accueil peu chaleureux, tant de la part des autorités que de la part de la population, car ce peuple n'était pas d'un beau caractère*». Le lendemain (30 km),

²² *Ibidem*. Une pause est intervenue dans le journal, la continuation se trouvant aux feuilles 112–113.

après le départ de Volos, il a traversé quelques collines et il est arrivé au village Velestino, fondé par le roi Ferréos. L'agglomération avait seulement 200 maisons et les habitants étaient «*très cultivés et gentils; ici j'ai eu une belle réception*». Vers le soir, il est arrivé à une «*cioflic*» (ciflik, ferme – C.I.) d'un «*boyard, Ilie Gatos; cet homme était très riche, toute sa richesse était constituée de bétail, de moutons, de chèvres et de chevaux, mais son costume était très commun, sa conduite était paysanne, il portait des pantalons très larges et des sandales de fermier, mais il était très gentil*». Le 28 avril il a parcouru 25 km, a passé près «*d'une minérale (mine – C.I.) de minerai de fer*», il est arrivé à «*une montagne ronde, haute de 150 m.; sur cette montagne on voyait de nombreuses ruines de constructions; on dit que ce fut une cité antique, dont le nom était Ftivai*». Peu après, il est arrivé au village Dovlaton, où il a passé la nuit. Le lendemain (20 km) il a traversé un champ où coulait la rivière Enipene (Enipeas), ensuite il est arrivé dans la petite ville Pharsala, «*où on voyaient plusieurs murs détruits en '97*». Dans cette place, «*peu moderne*», il a visité les autorités, jouissant de «*réceptions cordiales*». Le 30 avril (35 km) il est arrivé à la montagne Achaia, sur les côtes de laquelle se trouvait le village Domokos; il recut «*un accueil grandiose de la part des autorités et de la population d'ici*»²³.

Le lendemain à midi (25 km), après avoir parcouru «*quelques collines très caillouteuses*», il est arrivé au village de Scarnitsa. Il a pris le déjeuner à la taverne du lieu, où il a fait la connaissance du maître d'école. Il fut traité d'une «*manière cordiale, ensuite, au départ, il m'a accompagné avec tous les élèves de l'école, chantant en chœur <Que vive, que vive le Roumain voyageur / que vive, que vive pour toujours immortel / qu'il passe bien par des pays étrangers/ sept années comme une semaine*». Il a été conduit jusqu'à la sortie du village. Peu après il a descendu dans la vallée Pendimicle, où on construisait un chemin de fer, occasion de connaître l'ingénieur italien P. Promoselli.

Le 2 mai (15 km), E. Lacu est parti de cette vallée et il est vite arrivé au village de Gamonos, se trouvant au pied de la Montagne Stamos. À cause de l'absence des autorités pour la légalisation du cahier, leurs représentants étant aux labours du champ, le voyageur a été obligé d'y rester jusqu'au lendemain. Le 3 mai (40 km), il a traversé cette zone montagneuse et la rivière Ainahonos. À midi il est arrivé au village de Smokovo, où les habitants étaient bergers de bétail. Le soir il est entré au village de Rendina, d'environ 200 maisons, se trouvant au pied des collines de la montagne Stamos, d'une hauteur de 1.800 m. «*Le peuple de ce pays s'occupe de l'économie du bétail, c'est un peuple sain, qui jouit d'un climat et d'eaux très douces*». Les habitants étaient «*cultivés et accueillants, ici j'ai reçu un aimable accueil, tant de la part des autorités que de la population*». Le jour suivant (20 km), après avoir dépassé la montagne Stamos, il est arrivé au village Fournas (environ 300 maisons), où les habitants s'occupaient aussi de «*l'économie du bétail*». Il a eu la joie de connaître le professeur Athanase Riglas, avec lequel il a passé «*une très belle soirée*»²⁴.

²³ *Ibidem*, f. 114.

²⁴ *Ibidem*, f. 115.

Le 5 mai (50 km), partant de Fournà, il a traversé la montagne Iliias (1.050 m.), des forêts de sapins et quelques collines et il est arrivé aux montagnes Amfristos (Timfristos) – hauteur 2.050 m. – qui étaient encore couvertes de neige. Descendant vers l'ouest, il est entré dans la petite ville Karpenis (Karpenissi). Les habitants «*ne m'ont fait aucune impression*». Le lendemain (44 km) il a marché dans un champ situé entre les montagnes Timfristos et Xelidon, arrivant au village Mavrilon. Pendant l'après-midi, il est descendu dans une plaine se trouvant entre les montagnes Achaia et Varburi. Il a passé la nuit au village Varpopi. Le 7 mai (38 km), il a marché tout le jour, il est passé par le village Lianokladi, arrivant au soir dans la ville Lamia, au pied de la Montagne Atris. Le lendemain il a vu les autorités locales, «*où j'ai reçu un bel accueil*». La ville n'était pas grande, «*mais moderne; il y a trois places très agréables, entourées de boutiques et de cafés*». Il a visité également la tombe d'Athanassios Diakos.

Le 9 mai (30 km) il a quitté Lamia et après une promenade de 10 km vers l'ouest, il a touché la montagne Calibramon (Kalidromo). Il séjourna la nuit suivante dans une auberge au sommet de la montagne. Le matin il a descendu la montagne, il a traversé la rivière Kifisdas et il est arrivé au village Davila (23 km), au pied du Mont Parnasse. C'était «*un village petit, mais très agréable*», où il a bénéficié «*de réceptions cordiales*» de la part du maire Papaluca et des habitants. Malade – il souffrait de fièvre –, il est resté quatre jours au village. Le 15 mai (25 km) il a repris le voyage au pied du Parnassos. À midi, il est arrivé au village Velitsa, puis il est descendu dans un champ entouré par les montagnes Parnassos et Kalidromo, au milieu duquel se trouvait Drahmani, «*un village agréable, mais la population d'ici est très sauvage*». Le jour suivant (30 km), à midi, il est arrivé au village Caprana, d'environ 20 maisons. Près de lui se trouvait une montagne ronde, haute de 150 m, sur laquelle on pouvait voir «*beaucoup de murs en ruines, quelques cyclopes en pierre hauts d'un mètre et, au pied de la montagne, une multitude de rangées de bancs sculptés en pierre naturelle*». Selon l'opinion d'E. Lacu, il paraissait «*qu'il y avait eu ici un amphithéâtre*». De plus, il a vu un monument en pierre haut de 5 m «*au sommet duquel il y avait une effigie, peut-être un lion, sculpté uniquement en pierre; /.../ il avait une longueur de 5 m et une épaisseur de 3 m. C'était une vision très grande et on voyait qu'il était très ancien*». Il s'est intéressé sur l'histoire de ces signes et il apprit que sur la montagne «*il y avait eu une cité ftiveine où se produisaient des parfums, et lorsque Philippe se battait avec les Ftiveins, Alexandre Macédon est venu (souligné dans le texte – C.I.), il a vaincu les Ftiveins et il a détruit la cité*». C'est alors que le roi macédonien a construit ce lion, à la mémoire de sa première victoire en guerre. Par la suite, il a parcouru une petite distance «*sur quelques collines cultivées de vignobles*» et il est arrivé à Levadiia (Livadia), «*une ville avec une population d'environ 2.000 habitants /.../ au pied d'une montagne de pierre d'où jaillit une source d'une rare beauté*». Il note que dans la ville «*l'on produit beaucoup de vin*». Il a réussi à visiter les autorités locales, puis il est resté là jusqu'au lendemain.

Le 17 mai (40 km) il a marché «*sur des collines très caillouteuses et sans cultures*», il est passé par le village Distomo, où il a été invité au déjeuner par le maire. Vers le soir il est arrivé au village Arahova, d'environ 400 maisons, sur la côte de la Montagne Parnassos, où «*l'on produit beaucoup de vin*», et il a joui d'une réception «*très cordiale*». Le lendemain (15 km), en descendant vers le sud, aux pieds des Montagnes Parnassos, pas loin, il a trouvé quelques ruines – la cité de Delphes – et, tout proche, un village. Il s'est installé dans un hôtel, la propriété d'un homme du pays, Varvara, «*tellement aimable*», qui lui a fait «*un si beau accueil*» et l'a logé²⁵. Le 19 mai il a visité les ruines de la cité. «*Ici je vis un grand nombre de murs, composé de quelques mégalithes énormes, comme le temple d'Apollo, qui avait un longueur de 100 m. et une largeur de 70 m.*». Il a vu aussi «*des mégalithes de 4–5 m. carrés et des colonnes géantes*». Entre autres objectifs mentionnés furent «*le temple Marlaria, les ruines du Sanctuaire, du palais de Delphus et du palais de la justice où on voyaient beaucoup de mégalithes sur lesquels étaient sculptés des sentences de la littérature hellénique*». Il n'a ignoré ni l'amphithéâtre, «*qui avait 32 rangées depuis le parterre, sculptés en pierre naturelle*». Il a également visité le musée local, où il a admiré les statues de Delphus et du Sphinx de Naxos, «*qui avait un regard éblouissant; de même, beaucoup d'armes, de monnaies, d'instruments et d'autres choses*».

Le 20 mai (25 km), après le départ de Delphes, il a descendu la Montagne Parnassos jusqu'au village Hrisso, où il a joui «*d'une grande réception et hospitalité de la part du maire et de la population*». Ensuite, il a traversé un champ cultivé d'oliviers, arrivant le soir dans la petite ville Amfissa, capitale du district, «*peu moderne*». La localité était située entre les Montagnes Parnassos et Giona. Après la visite habituelle faite aux autorités, il a passé la nuit là-bas. Le lendemain (15 km à pied et 72 km en bateau), il est vite arrivé au Golfe Levante, où se trouvaient un hameau et un petit port. Il s'est embarqué sur un navire «*pour passer au Péloponèse, en Morée*». Après six heures de navigation, il a débarqué dans le port Egeïias (Egio), qui «*était très organisé*». La localité avec le même nom «*était une grande ville, assez moderne, mais très peu civilisée. /.../ Ici on faisait un peu de commerce des raisins et de l'huile*». Dans la ville, il a visité «*un jardin publique gigantesque composé d'arbres – des pins, des ifs et des cyprès*». Il n'a fait «*aucune connaissance parmi le peuple du pays, car tant les gens du commun que l'aristocratie étaient un peu sauvages*»²⁶. Le jour du 22 mai (50 km), après avoir quitté Egio, il est allé vers l'ouest par un champ cultivé de vignobles, qui produisent des raisins, et en peu de temps, il est arrivé au pied de la montagne Panahaion (Panahaiko), et vers le soir au village de Kalavrita. Le lendemain il a visité les autorités locales, «*où j'ai reçu peu d'hospitalité*». Cependant, il a eu l'occasion de connaître «*deux personnes très gentils*», MM. G. Petropoulos, ingénieur, et Oromos, fonctionnaire, qui l'ont traité «*cordialement*».

²⁵ *Ibidem*, f. 116–117.

²⁶ *Ibidem*, f. 118.

Le 24 mai (45 km), il a continué le voyage «*toute la journée sur des collines caillouteuses et non-cultivées*», arrivant vers le soir au village de Zoloton. Il n'a pas du tout trouvé de l'hospitalité, pas même de place pour dormir, ainsi qu'il est allé plus loin à un hameau qui avait «*seulement 15 maisons*», où «*j'ai été hébergé et reçu très bien par un paysan, A. Papadopoulos*». Le lendemain (54 km), il est descendu vers le nord, il a traversé la rivière Ermantas (Erimanthos) et il est arrivé à un champ entouré par les montagnes Falai, où se trouvait le village de Livartsi (Lambia). Les autorités lui ont fait «*un bel accueil et l'adjoint du maire Andropoulos l'invita au déjeuner*». L'après-midi il est descendu vers la rivière, s'arrêtant à une auberge de la localité Griiatom. Là-bas il a connu un capitaine d'infanterie, A. Katris, avec lequel il a voyagé ensemble jusqu'à Drivi, «*un grand village*», où il a été accueilli par l'adjoint du maire Merastines, «*qui l'a régala aimablement chez lui*».

Le 26 mai (40 km) il a commencé la descente de la montagne Falai. Il est passé par une forêt de chênes d'environ 10 km carrés, «*d'une rare beauté*», ensuite par le village Douka et, en descendant sur le cours de la rivière Strofi, il est arrivé le soir au village Lantoi (Lanthio). Il a difficilement trouvé une place pour passer la nuit²⁷. Le lendemain (20 km) il a traversé des collines couvertes de vignobles, puis un champ vaste cultivé pour obtenir des raisins secs. Peu après, il est entré dans la ville Pirgu (Pirgos), dont la population était de 26.771 habitants et où «*on s'occupait du commerce de l'huile et des raisins secs*». La localité se trouvait à 2 km du bord de la mer. «*Ici on m'a fait de grandes fêtes, tant de la part des autorités que de la population*». Les habitants ont été «*très généreux*». Le 28 mai (35 km), partant de Pirgos, il a marché à travers une vigne d'environ 10 km carrés, il est arrivé de nouveau à la rivière Strofi et peu après aux ruines d'Olympia. «*Ici il y avait aussi un hameau d'environ 20 bistros, boutiques et hôtels*». Le voyageur a enregistré également l'existence d'un musée où se trouvaient des antiquités locales et plusieurs statues helléniques et romaines, parmi lesquelles celle d'Ermi (Hermès). «*On m'a permis de voir seulement les antiquités helléniques, pas celles romaines*». Il a visité les temples Palestra, Jupiter et Hermès, «*où je vis beaucoup de colonnes géantes, ainsi que d'autres constructions*». À distance d'un kilomètre, il est arrivé à la rivière Alfeias (Alfios), «*qui était très grande*», il l'a passée dans une barque et après avoir franchi quelques collines, il est entré au village de Krestina (Krestena). Après la visite chez les autorités, il a passé la nuit dans cette localité. Le lendemain il est descendu vers l'est (25 km) par des lieux montagneux jusqu'au bord de la mer. Après un bout de chemin, il est arrivé dans le village Zahara (Zaharo), situé au pied d'une montagne. Après la visite habituelle chez les autorités locales, il a connu Monsieur Tsamagoias, qui l'a hébergé dans sa propre maison.

Le 30 mai il a quitté la localité et il a marché presque toute la journée dans un champ «*peu cultivé d'oliviers*». Après midi il est arrivé dans la petite ville de Kiparissia, capitale du district, qui se trouvait à douze km du littoral. Elle était habitée «*par un peuple très simple, qui pour la plupart s'occupait de l'élevage du*

²⁷ *Ibidem*, f. 119.

bétail». Le lendemain il a visité la mairie et il a continué le chemin (25 km) vers l'ouest. Après midi il est arrivé au village Aitos (Aetos), situé aux pieds des montagnes Psari. «*C'était un petit village, mais plaisant, ayant un climat et de l'eau très douces*». Les habitants «*s'occupent plus avec l'élevage du bétail, mais ils sont un peuple très civilisé*». On l'a traité «*très cordialement*».

Le 1^{er} juin, «*accueilli et accompagné par des vœux et des félicitations par le peuple d'Aetos*», il est parti du village, a parcouru un champ cultivé «*de vergers d'oliviers*», vers le soir arrivant à Mélégalas. «*C'était un grand village et bien arrangé, ici se produit du vin, du miel, de l'huile et des figues*». Malheureusement, il se sentait mal. Il a connu un jeune marchand, Kosta Giuftakis, qui, «*me voyant dans le danger de tomber malade, a insisté à m'aider sincèrement, donc j'ai été consulté par le dr. Limpevasatos*». Le concours de celui-ci fut très utile, puisque le voyageur était malade de l'amygdalite; il ne pouvait plus parler. L'intervention chirurgicale ne pouvait se faire que dans une ville voisine, Kalamata, où se trouvait un hôpital. Donc, le 6 juin il fut conduit à la gare et, après un voyage de deux heures par train, il est arrivé à destination. Le maire Pafton lui a donné une recommandation pour être transporté à l'hôpital Alisandrachion, où il fut opéré par le dr. Anastassiadis. Après dix jours il était guéri. Les 17–18 juin, il a visité la ville de Kalamata, se trouvant au pied des montagnes Tigetas (Taigetas). Peuplée par 20.300 habitants, la capitale du district était «*une ville moderne et très plaisante; ici on produit du vin, de l'huile et des figues, tandis qu'à distance d'un kilomètre, au bord de la mer, il y avait aussi un petit port où entraient des bateaux, parce qu'on y fait un bon commerce de fruits*»²⁸.

Le 19 juin (15 km) il est parti de Kalamata, arrivant à midi à Kampus (Kambo), «*un très beau village, mais le peuple y était un peu sauvage*». Continuant son chemin, le soir il est entré dans le village Kardamili, situé à la proximité de la mer Méditerranée. Il a voulu connaître le maire Patriarhis, mais «*celui-ci se cachait pour ne pas faire ma connaissance*». À cause «*de la chaleur terrible*», mais aussi de la faiblesse provoquée par la maladie, ce jour-là il est resté sur place. Le 21 juin (20 km), après avoir marché par une zone de collines, il est arrivé dans Platsa, «*un village bien organisé, mais habité également par un peuple sauvage*». Il a visité aux alentours de la localité «*plusieurs petites églises byzantines*». Le lendemain (15 km), il est allé sous la côte de la montagne Taigetas, arrivant à midi au hameau Paliiana (d'environ 40 maisons). Il s'est arrêté au café de Petropoulos où il a connu l'instituteur, G. Kalogeropoulos, «*un jeune homme intelligent et gentil*», qui a insisté «*avec toute sa conviction pour que j'y reste ce jour-là*». Le 23 juin (20 km), après une route par des lieux «*très caillouteux*», à midi il est entré dans le village Aitilon (Itilo) (environ 300 maisons). «*L'on dit que Napoléon Bonaparte est né ici*». En peu de temps il est arrivé à Aeropoli, «*un village bien organisé*» où il a trouvé «*des habitants très civilisés*». Il s'est réjoui «*de l'accueil cordial des autorités, ainsi que du peuple*»²⁹.

²⁸ *Ibidem*, ff. 120–121.

²⁹ *Ibidem*, f. 122.

Le lendemain (30 km) il a traversé les montagnes Taigetis, a descendu vers le sud et il a marché dans une plaine étendue, cultivée de légumes et de vignes. À son bout se trouvait la ville Ghition (Githio), siège du district, sur le bord de la Mer Ionienne, «où se trouvait aussi un petit port; c'était toutefois une ville très ordinaire, tandis que le peuple y était un peu sauvage et totalement dépourvu de culture». Il a visité le maire, «un homme simple comme un pâtre de bétail». Le 25 juin (25 km), après la traversée de quelques collines, il est entré dans le village de Levetova, où il reçut «un très cordial accueil de la part des autorités, comme le juge de paix Karonitas, le docteur Karazoulis, le capitaine Monsakatis et le commissaire de ce village». Il a continué sa route, arrivant le soir dans la ville Sparte (Sparti), au pied des montagnes Taigetis, située «dans une plaine très plaisante, dont on obtient beaucoup de l'huile d'olives». Le lendemain il alla chez les autorités, «où j'ai eu une belle réception». Le 27 juin (25 km) il est arrivé sur le bord de la rivière Evretos, il l'a passé par un pont de fer et peu après il est entré dans le village Vroliias (d'environ 150 maisons). Il a été «régalé très cordialement». Plus loin il s'est arrêté dans le village Georgitsi (d'environ 300 maisons), sur la pente des montagnes Taigetis. Il a reçu «un accueil grandiose de la part du maire D. Giutulis, qui m'a traité dans sa maison. Je m'amuse aussi avec le médecin d'ici, K. Gugiulis»³⁰.

Le lendemain (35 km), après avoir traversé les montagnes Taigetis, il est arrivé à midi au village Lentariion (Leontari) (de 200 maisons). Ensuite il a descendu vers une campagne d'environ 10 km carrés, entouré par les montagnes Taigetis, Nomio et Menalo. Peu après, il est entré dans la petite ville de Mégalopoli. Le 29 juin, il a visité les autorités locales. Quoiqu'il ait trouvé «des autorités semblant aux bergers de bétail, totalement dépourvus d'éducation, et le peuple d'ici totalement privé de culture et sauvage», comme ce jour on fêtait «les saints Pierre et Paul», il a décidé d'y rester. Le lendemain il a traversé les montagnes Menalo, il est arrivé au village Valtetsi. «Ici il y a des gens qui s'occupent seulement de l'élevage du bétail, des moutons et des chèvres». Descendant la montagne dans la direction sud, vers le soir il est entré dans la ville de Tripoli. Le jour suivant il a visité la localité, capitale du district (4.000 habitants), située à une hauteur de 600 m. par rapport au niveau de la mer, «mais une petite ville moderne, avec une belle place, un jardin public et une cathédrale dont le patron est Saint Basile, et le peuple d'ici est peu civilisé; /.../ les autorités, également, ne m'ont fait pas bonne impression».

Le 2 juillet (62 km) il est monté sur la montagne Parthénios, puis il est descendu vers le littoral. Après être passé par le hameau Milos, «qui avait aussi un petit port sur la mer», il est arrivé dans la ville Nafplion (Nafplion), capitale du district, avec 10.900 habitants, «une ville commerciale, /.../ ayant également un petit port». Le lendemain il a visité la ville: «des rues ordinaires», seulement «la façade du port était un peu moderne». Il est aussi arrivé aux ruines du château Tiurins, à un kilomètre de la ville. Il a connu le maire Nikitis, «un homme simple,

³⁰ *Ibidem*, f. 123.

qui se présente devant moi très ordinaire»³¹. Le 4 juillet (12 km), après le départ de Nafplion, il est passé par une campagne cultivée de légumes (10 km carrés), qui s'étendait de la mer Méditerranée jusqu'aux montagnes Drahnion et Dadimon. Peu après il est arrivé dans la petite ville d'Argos, située au pied de la montagne Artemition. Là-bas on produisait de l'huile. Il y reçut «*un accueil grandiose tant de part des autorités que du peuple*».

Le lendemain (45 km) il a quitté Argos et après avoir traversé un champ, il est arrivé au village Katopadi (Koutsopodi) et, à petite distance, il a aperçu les ruines de la cité Muchini, où il a visité «*deux tombes en terre qui avaient une hauteur de 15 m. et une largeur de 10 m.*». À midi il est entré dans le village Perpati, d'environ 200 habitants «*d'origine albanaise*». Il n'a rien trouvé à manger au bistrot, mais un homme de l'endroit s'est offert de traire une chèvre et de lui vendre – pour 50 centimes – le lait. Vers le soir il est arrivé au village de Limnes, «*albanais aussi*», sur la pente de la Montagne Arhnaion. Le 5 juillet (50 km), après avoir descendu la montagne, il est entré au village Hillomodi. Il jouit «*d'accueils grandioses de la part de la population d'ici*». Après le déjeuner, il a continué le chemin «*sur des collines couvertes de forêts*», arrivant au soir dans le Nouveau Korinto (Korintho), capitale du district, avec une population de 12.567 habitants, au bord du golfe Argolikos. C'était «*une ville peu moderne, où on faisait aussi un peu de négoce, mais peu civilisée*». Le lendemain il a visité les autorités locales, mais «*il n'a reçu aucune hospitalité*», et les ruines de la cité antique Korintho, située à deux kilomètres du Nouveau Korintho. Il a vu «*un grand nombre de colonnes immenses*» et aussi la fortification Acropoli, au sommet d'une montagne de 190 m.³²

Le 8 juillet (42 km) il est parti de Korintho vers le sud et peu après il est arrivé au canal de Corinthe. Il s'agissait d'un canal artificiel, «*qui unissait le Golfe Argolis avec la Mer Méditerranée /.../, il avait une longueur de 5 km et une largeur de 100 m.*». Sur le canal se trouvait aussi un pont de fer «*sur lequel passaient des trains et un autre pour les charrues*». À petite distance était situé le village de Loutraki, «*où sont des bains minéraux visités par beaucoup de gens qui souffrent du rhumatisme, car ici les gens guérissent*». La position était belle, «*il y avait de grands établissements, des hôtels bien aménagés où logeaient des étrangers*». Le soir il est arrivé au village de Mégara, d'environ 2.000 habitants, «*agriculteurs d'origine albanaise, mais orthodoxes*». Le lendemain a rendu visite au maire du lieu, où il reçut «*un bel accueil /.../, ensuite se liant d'une belle amitié avec le peuple de ce village; je m'amuse ici*»³³.

Le 10 juillet (43 km), après avoir quitté Mégara, il a traversé nombre de collines cultivées «*de jardins d'oliviers*». Vers le soir, «*devant mes yeux se présente un paysage émouvant, une cité d'une rare dimension dans une plaine où*

³¹ *Ibidem*, f. 124.

³² *Ibidem*, f. 125.

³³ *Ibidem*, f. 126.

brillait comme les étoiles du ciel la splendeur des lampes électriques; cette cité était la capitale de la Grèce, Athènes». Il est entré dans la ville pendant la nuit. Il s'est rappelé un peu son voyage à Athènes de l'année 1901, mais, comme il n'a plus trouvé les endroits qu'il connaissait, il a fait appel à quelqu'un qui l'a guidé vers l'hôtel «Éraclion». Les jours des 11–12 juillet il a visité «*les autorités, l'Acropole et plusieurs belles antiquités*», il a admiré «*les rues larges /.../, les tramways tirés par des chevaux, un beau jardin public composé de différents arbres, devant le Palais Royal*».

Le 13 juillet (10 km) il est parti vers la mer, traversant une plaine «*où l'on voyait une fabrique et d'autres bâtiments*». Il est arrivé à Pireia (Pirée), «*une grande ville étendue sur les bords de la Mer Méditerranée, grand centre du commerce mais aussi industriel, où se trouvait un grand nombre de fabriques de différentes sortes. J'y vis un port central où s'arrêtaient beaucoup de bateaux et de navires*». Il a visité le maire Damalas et «*je suis resté enthousiaste de son amabilité*». Il s'est embarqué sur un vaisseau russe et après une traversée de 24 heures, il est arrivé dans l'île de Crète³⁴. Le dernier feuillet du journal hellénique contient une sorte de bilan de l'auteur: «*Mon voyage en Grèce a duré 105 jours et pendant ce temps j'ai visité plusieurs villes et villages. J'ai passé une vie convenable, régaler souvent par le peuple grec, puisque ces gens ont l'habitude d'accueillir l'étranger, croyant encore à la bonne action, parce qu'ils sont d'origine orthodoxe et très religieux. Ce peuple est très cultivé, intéressant et patriotique, mais simple en sa tenue et vivant sans gaspillage. Quant aux femmes, elles sont très honnêtes, pleines de sens économique à la maison et très laborieuses. Elles ne vont pas au marché pour acheter ce qui est nécessaire à la maison. Elles-mêmes travaillent avec leurs mains et elles ne se mêlent pas aux hommes, elles sont peu sociables. C'est comme ça que font les gens du commun, tandis que les aristocrates sont très extravagants, ils aiment se donner de grands airs, car ils sont infatués. Ils aiment vivre /.../ en réjouissances, qui mènent au désespoir et à la pauvreté, car la terre en Grèce est très peu productive et rien ne peut aider le peuple. À cause de ça, en Grèce on vit une vie très restrictive, car tout est assez cher et la monnaie est de peu de valeur*»³⁵.

Dans les papiers de Lacu, nous avons trouvé également quelques lettres de Grèce de la période du voyage évoqué ci-dessus. La première, du 20 avril (nouveau style) 1906, a été déjà mentionnée. Une autre, du 25 avril, – il était alors dans la région des montagnes du Pinde –, adressée à ses parents, commençait par la formule classique: «*Apprenez de ma part que je suis en bonne santé et je me sens très bien*» et continuait avec des informations pratiques: «*Voilà, hier je vous ai envoyé un autre paquet de livres et maintenant je vous envoie encore celui-ci. Dans ces paquets il y a des photos des villes par lesquelles je suis passé. Je vous prie de garder soigneusement toutes les lettres et les livres que je vous envoie, pour que*

³⁴ *Ibidem*, f. 289–290; on est revenu à la numérotation initiale

³⁵ *Ibidem*, f. 291.

rien ne soit perdu, puisqu'ils me seront d'une grande utilité. Chère maman, je vous ai priée plusieurs fois de les enfermer dans un petit coffre, pour que personne ne puisse les chercher. Je ne sais pas si vous avez fait cela ou non, car vous ne m'avez jamais écrit ce que vous faites de mes biens. /.../ Chère maman, je te prie de m'écrire si tu as reçu ces deux paquets de papiers et comment tu les as reçus, puisque je les ai envoyés tous les deux recommandés». Le fils désirait recevoir la réponse à l'adresse: «M.L. Poste restante. Athènes – Grèce»³⁶.

L'épître suivante, toujours adressée aux parents, fut expédiée de Sparte, le 26 juin. Entre autres: «Je voyage au pays grec. Ici je souffre beaucoup de chaleur. /.../ À cause de la chaleur je ne peux pas voyager pendant le jour, seulement la nuit». Il rappelait qu'il avait envoyé deux paquets et une lettre et sollicitait la confirmation de la réception, par quelques lignes à l'adresse d'Athènes indiquée. «Je passe très bien par toutes les villes et tous les villages, la population m'accueille avec de la musique, je suis honoré par tous les gens là où je passe, il y a seulement le fait que j'ai de grosses dépenses et qu'ici c'est très cher. J'ai des dépenses de 7–8 francs par jour. /.../ J'attends la réponse tout de suite»³⁷.

Enfin, une dernière lettre est expédiée du Pirée, le 26 juillet: «Voilà, hier j'ai fini le voyage en Grèce, aujourd'hui je vais m'embarquer sur un bateau russe et je passerai en Crète». L'expéditeur revenait au problème de la correspondance, parce qu'il n'avait pas trouvé de réponse à Athènes, et fournissait une nouvelle adresse, celle du Consulat autrichien de la Canée, en Crète³⁸.

Nous avons désiré continuer la mise en valeur du fonds d'archives Emanuel Lacu, pour l'abondante information qu'il contient sur la région, telle qu'elle apparaissait aux yeux d'un étranger au seuil du XX^e siècle, au niveau populaire qui était le sien. En tant que personne d'un niveau réduit d'instruction, l'auteur découvrait des gens et des lieux qu'il avait ignorés auparavant, mais il avait déjà l'expérience de quelques voyages précédents, d'Italie à Jérusalem et des Balkans à Constantinople. Étranger, soit, mais suffisamment proche de la réalité sociale grecque, par son origine rurale et parce que sa Transylvanie formait un territoire de passage entre l'Europe Centrale et les Balkans.

³⁶ *Ibidem*, D. 2, ff. 8–9.

³⁷ *Ibidem*, ff. 10–11.

³⁸ *Ibidem*, ff. 12–13.